

XYZ. La revue de la nouvelle

Neuf et demi presque dix

Simon Alarie



Numéro 147, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alarie, S. (2021). Neuf et demi presque dix. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (147), 74-82.

Neuf et demi presque dix

Simon Alarie

ILS ÉTAIENT ses amis. Il court tellement fort que sa gorge brûle. Le couloir d'arbres devient de plus en plus dense. Ils n'ont pas le droit d'aller là. Ils le savent. Ils le suivent.

Si la classe de madame Lucie avait été ouverte, il aurait pu y rester, le temps de la pause. Madame Lucie est son enseignante préférée de toute l'école. Dommage qu'il soit avec madame Béatrice cette année. Les deux dernières semaines ont été de la vraie merde. Il sait qu'il ne faut pas dire ce mot, mais il n'en trouve pas d'autre.

Il aime que sa sœur prenne le temps de le coiffer chaque matin. Maman dit que Camille est une artiste. Jérémie n'a pas son talent avec les cheveux, mais il sait jouer de la musique. Il sait créer des personnages et les faire vivre. Avec lui, chaque lieu devient une scène et chaque scène est un décor enchanteur. Certains soirs, il est à Moscou, au théâtre Bolkoya... Bolcha... Bolchaya... Bolchoï! Et il joue dans *Casse-Noisettes*, le spectacle qu'il a vu si souvent à la télévision. Il en connaît la mise en scène par cœur. Il essaie de danser du bout des pieds, comme les grands génies du ballet russe. Ils virevoltent si vite et ils sautent! Comme ils sautent! Ils pourraient s'envoler comme des oiseaux! Jérémie aimerait réussir à sauter avec la même grâce et la même élégance. Il devait commencer les cours.

Jérémie ne danse plus. Il court. Chaque jour. Depuis deux semaines. L'enfance est un long apprentissage adouci de bonheur et hérissé de tristesse.

Il avait appris à rire, à s'émerveiller, à créer, à danser. Il apprend maintenant à pleurer et à suffoquer à travers les sanglots. Chaque soir.

Il voulait seulement dire la vérité. Sa mère n'en était pas certaine, madame Béatrice non plus. Il est arrivé, si fier, si sûr de lui. *J'aime les garçons. Je ne suis pas un monstre. J'aime*

Ils ont sonné la charge. Gabriel. Luca. Olivier. Parce que les enfants ne savent pas mesurer l'impact des choses. Encore moins celui des mots. Ils ne savent pas encore que chaque mot est un poignard attendant son heure et son homicide. Que chaque homicide est un savant mélange d'acte et d'intention. Que chaque intention se déploie par un ton désobligeant comme gangrène à travers une jambe pourrie et putréfiée. Une gangrène qui peut infecter chaque mot, même le plus gentil.

Estie de fif! Tu serais mieux de te cacher avant que je te casse les jambes!

Fif ne veut rien dire. C'est un mot sans envergure, sans signification. C'est une insulte qui a pris son envol comme toutes les autres au moment où quelqu'un l'a prononcée de manière hargneuse en assassinant un homosexuel quelque part dans le monde. Au fond d'une ruelle sombre. Sur les bords d'une clôture de champ, au cœur du Wyoming. Dans une voiture. Dans un lit. C'est un palindrome pathétique devenu un poignard efficace.

Jérémie ne connaissait pas ce mot avant. Il ne sait toujours pas ce qu'il signifie. Mais il a compris, par leur ton, que c'est une honte. Et que cette honte est réservée aux garçons comme lui.

Ce ton désagréable. Ce mot qui ne veut rien dire. Il les entend jusqu'à ce que la cloche sonne. Les pauses s'éternisent. L'angoisse s'installe. Ce qui était un mot est devenu une bousculade. Un coup. Une douleur. Gabriel mène les attaques avec aplomb. Il a de bons sbires, un *modus operandi* et un brillant avenir. Il guette. Il se tient à l'écart. Il lance des regards impériaux aux autres, qui se tiennent en formation comme de bons légionnaires. Il attend que la surveillante regarde ailleurs pour perdre son joli sourire. Il s'approche. Lentement. Ils le suivent. C'est un leader charismatique. Il nargue Jérémie. L'ami d'hier n'existe plus. Le contact de la joue sur le mur de brique est souffrant. Humiliant. Gabriel lui tient fermement l'occiput, sans même savoir ce qu'est l'occiput. Il lui râpe la joue de gauche à droite, de haut en bas. 75

Il ne sait même pas, au fond, pourquoi il fait souffrir Jérémie de la sorte. Il sait seulement que c'est la chose à faire.

Béatrice n'a rien vu. Il faut dire que Jérémie n'a pas crié. Il n'allait certainement pas leur donner une raison supplémentaire de rire. Elle a exigé de savoir. Qui a fait ça ? Pourquoi ? Elle connaît la réponse à la deuxième question. Elle sait que Jérémie a emprunté une route épineuse. Elle cherche seulement à laisser la chance aux bourreaux de se rendre sans cérémonie. Personne ne répond. Au tribunal de l'inquisition béatricienne, tout le monde détourne le regard. Les coupables cherchent à sauver leur peau.

Alors il court dans le couloir d'arbres dense. Il pensait avoir trouvé le moyen de les fuir. La cloche sonne. Enfin. La cavale cesse. Ils retournent vers l'école. Madame Lucie l'attend à la porte. Il est le dernier arrivé. Elle pose des questions, mais il ne veut pas lui donner de réponses. Ne sont-ils pas capables de voir ? D'entendre ?

Gabriel n'a pas d'heure pour reprendre les hostilités. Entre deux cours, à la salle des casiers, à la cafétéria...

L'enfant de théâtre et de danse se réfugie à l'ombre, dans l'arrière-scène. Il ne parle plus. Il ne joue plus. Et lorsque papa, maman ou Camille essaient de l'approcher, il rage. La danse, c'est pour les *fifs* ! Le théâtre, c'est pour les *fifs* ! Se faire coiffer par sa sœur, c'est pour les *fifs* ! Et il ne veut plus en être un, jamais ! Ils auront beau essayer de savoir qui lui a écharpillé la joue, qui lui cause tous ces émois, qui, qui, qui. Rien à faire. Il ne dira rien. Parce qu'il a décidé qu'il ne serait plus un *fif*. Il ne les aime plus, les garçons. C'est Flavie qu'il aime maintenant.

Flavie a bien compris le jeu et l'importance de son rôle, symbolique, mais capital. Elle a soigneusement tenu la main de Jérémie en public. Leur premier baiser, peu trempé et sur la joue, est devenu l'événement de la saison dans la cour. Les activités et travaux d'équipe sont réservés à Pascal, parce qu'il faut une présence virile et masculine. Pascal est obèse. Pascal est souvent la risée de la classe, parce que ses vêtements sont

pantalons cette année. Toujours au mauvais endroit. Mais qu'importe. Personne ne se moque ouvertement de Pascal, parce qu'il frappe. Comme un chien enragé. Pascal apprécie Jérémie.

Les gestes sont donc devenus plus sournois. Pascal est un allié gênant. Gabriel le sait. Il faut l'éloigner, faire en sorte d'isoler l'adversaire. Gabriel connaît tout des stratégies militaires et des complots : il n'a raté aucun épisode du *Trône de fer*. Jérémie est comme la reine Cersei ne sortant jamais sans son garde du corps indestructible. Cersei est *une bonne pute*, comme dirait son père. Jérémie aussi est une pute, parce que c'est une tapette. Comme Renly Baratheon, qui voulait être roi et qui finit assassiné par une ombre dans la nuit. *C'est ce qui arrive aux pédales*. Le père de Gabriel est un grand poète.

Son fils est un élève modèle. Il fait tout ce qu'on lui dit. Il patiente. Il se contente de dessiner des œuvres d'art anonymes ayant pour titre *Toi* qu'il fait passer à travers la classe, jusqu'au pupitre de Jérémie. Le personnage se fait poignarder par une force invisible et inonde le sol de son sang et de ses entrailles, bien rouges, bien foncées, bien en évidence.

Dans les vestiaires, avant le cours d'éducation physique, personne ne pourra venir à son secours. Flavie-sa-fausse-blonde sera dans l'autre vestiaire, Pascal-le-gros-porc trouve toujours des excuses pour ne pas participer au cours... Il fait de l'asthme, il a mal aux jambes, il a une condition spéciale... Sa seule condition est d'être gros, se dit Gabriel. Gros et laid et trop pauvre pour avoir des vêtements de sport.

Jérémie est seul. Faible. Vulnérable. Gabriel ne le frappera pas. Ça manquerait de finesse et de subtilité. Non. Il passe derrière lui et prend ses vêtements. Jérémie est presque nu. Il supplie. *Non arrêtez ! S'il vous plaît ! Arrêtez !* Quoi Jé ? Flavie va venir te sauver si tu cries assez fort ? Avez-vous un signal de détresse ? *Les fils aiment ça se promener tout nus Jé*.

Pascal est entré. Déjà fâché d'être contraint de subir ce cours, à sortir ses haillons de son sac de sport qui prenait la poussière dans son casier, il comprend rapidement ce qui se passe. *Tu y redonnes son sac. Tout de suite.*

Pas de problème Pascal. C'était juste une petite blague, hein Jé? Une petite blague, oui. Une petite blague qui se poursuit durant le cours. Elles s'enchaînent, les blagues. Quand Gabriel pousse Jérémie. Quand Gabriel lance le ballon au visage de Jérémie. Jérémie connaît des blagues, lui aussi. Il apprécie particulièrement celle de Gabriel qui se fait pousser au sol. Celle de Jérémie qui lui saute dessus. De Jérémie qui le frappe au visage. Sa préférée. Tellement qu'il la répète une fois. Deux fois. Trois fois. Celles de Gabriel qui saigne du nez et de Gabriel qui crie sont particulièrement savoureuses. Celle de Flavie qui regarde ses amies, toute fière de son homme, aussi.

Le protocole est suivi et respecté. Monsieur Patrick commence par les séparer, puis envoie Jérémie au bureau de la directrice, surpris qu'un élève aussi gentil et respectueux s'en soit pris à quelqu'un. Patrick ne connaît pas toute l'histoire. C'est le lot des enseignants.

Jérémie refuse d'être puni. Il sort du gymnase à la course. Il n'ira pas voir la directrice. Il n'a rien fait. Il a même arrêté d'être *fif*. Il a même aimé Flavie pour que ça arrête ! Il restera aux toilettes jusqu'à ce qu'ils comprennent. Il reste là une heure entière. Madame Béatrice vient le voir, puis la directrice. *Jérémie, sors de là, trésor. On comprend. Tu iras dans le bureau de la direction uniquement pour raconter ton histoire. Viens.*

Il n'assiste pas à la performance poignante de Gabriel à Béatrice et au reste de la classe. Il avoue tout. C'est lui le responsable. Lui qui a insulté Jérémie, qui l'a poussé à bout. C'est de sa faute si Jérémie se sent comme il se sent. Si quelqu'un doit être puni, c'est lui. Béatrice ne sait comment réagir. Elle félicite Gabriel et le remercie pour son honnêteté. Un garçon admirable, Gabriel. Il a reconnu sa faute lui-même et, pour couronner le tout, il se porte volontaire pour aller parler à Jérémie. Impossible de refuser.

Gabriel longe le couloir, chatouillant le mur de ses doigts fins, satisfait. Il marche avec nonchalance. Jérémie est enfermé dans la cabine du fond des toilettes, complètement immobile.

Scène deux, première prise. *Je m'excuse vraiment, Jé. J'aurais pas dû te dire ça. C'était pas correct. Inquiète-toi pas, t'as pas à avoir peur à l'école. Je ferai rien. En tout cas, je voulais m'excuser. Madame Béatrice dit que t'auras pas besoin d'aller voir la directrice. On va appeler nos parents, c'est tout. Je... Je m'excuse. Je retourne en classe, OK, Jé? On t'attend.*

Gabriel a terminé son plaidoyer. Si touchant plaidoyer. Jérémie ne répond rien. Gabriel sort et Jérémie attend quelques minutes qui lui paraissent très longues. Il regarde le dessin sur le mur avec un intérêt renouvelé.

Il ouvre la porte avec précaution, fier de lui. C'est la tête haute qu'il retourne vers la classe. Si Gabriel s'est excusé, c'est que la guerre est terminée.

Gabriel a été le premier à se proposer pour être en équipe avec Jérémie, à le complimenter, à lui redonner le sourire. Le danseur de ballet n'entrera pas en scène tout de suite, mais il sort la tête pour épier le public qui l'attend. Quelque part, en coulisses, le temps de sécher ses larmes, il finira par revenir, un peu plus fort, derrière chaque sourire.

Il aura oublié, en deux heures, une semaine entière de persécution. Il saluera à la fin de la journée celui qui l'a pourchassé la veille. Qui lui a meurtri le visage contre le mur de brique. Qui l'a isolé dans le vestiaire.

Il faut à Jérémie plusieurs minutes pour se rendre compte que quelqu'un le suit dans la rue. Du haut de ses neuf ans, il connaît déjà cette impression d'être regardé, même de loin. C'est cette impression qui l'a poussé à se retourner juste avant que l'ombre n'entre dans son champ de vision. Il est là. Gabriel. Il le suit à vélo. Nonchalant. Ce n'est pourtant pas son chemin habituel. Jérémie le sait. Il est allé souvent chez Gabriel. Il faut prendre la rue des Chênes, en partant du côté droit de l'école. Jérémie part du côté gauche, vers la 12^e Avenue. Jérémie sourit. Si Gabriel souhaite passer du temps avec lui, il ne s'en plaindra pas. Gabriel sourit aussi. Il se rapproche, sans se presser.

Ça te dérange pas que je fasse le chemin avec toi, Jé?

Je suis content de t'avoir parlé. Madame Béatrice était vraiment fière de moi. J'ai pris mes responsabilités.

Jérémié est heureux qu'il l'ait fait.

Tu sais ce que mon père dit, Jé? Il dit pas mal de choses. Mais y en a une qu'il aime vraiment dire. Trou sans fond. C'est ça qu'il dit quand il parle de toi. Trou sans fond. Es-tu un trou sans fond, Jé? Il paraît que vous êtes comme ça.

Et Gabriel le dit sur un ton tellement convivial que ce serait anodin, si ce n'était pas aussi violent. Jérémié ne souhaite pas poursuivre cette discussion. Mal à l'aise, il presse le pas. La maison n'est pas si loin. Dix minutes, tout au plus. Gabriel le rattrape rapidement.

Inquiète-toi pas, Jé, je vais pas te faire mal. Je te l'ai dit que je te ferais rien à l'école.

Jérémié n'aurait pas su l'expliquer, faute de mots, mais à cet instant précis la convivialité du ton de Gabriel est devenue glaciale. Et le sourire sincère des heures passées redevenu narquois. Et cette manière de dire à l'école, en précision, après un temps de pause, comme quelque chose que l'on ajoute pour mettre en garde.

Oh, mais c'est vrai! On n'est pas à l'école, hein, trou sans fond?

Dix minutes, c'est beaucoup de pas. Même à la course. Mais Jérémié se dit que, s'il part maintenant, ça se terminera plus rapidement. Cours.

Il tournera la rue, passera la maison des Bélanger, se dira que leurs fleurs sont si jolies en juin. Gabriel le rattrape et bondit. Le premier coup est toujours plus douloureux que les autres. Pour le corps. Pour l'orgueil. Il essaie de l'arrêter, de lui dire qu'il ne veut pas, d'empêcher ses poings de le frapper au visage, mais Gabriel est plus rapide. Le souffle lui manque. Il cherche son air. Respirer. Juste un peu. Il... ne... peut plus respirer. *Pourquoi?* Pourquoi Gabriel fait ça? Un sentiment de brûlure et de chaleur lui traverse la gorge. Le sang a un goût particulier. Acide. Mauvais.

Gabriel passe au corps, qu'il n'arrêtera de violenter que 80 lorsque Jérémié aura compris quelle est sa place de rat. Il

se lève, comme on se lève quand on a remporté un combat. Triomphant. Oui, rampe, Jérémie. Rampe jusque chez toi. Gabriel l'aidera. En frappant sa cage thoracique de son pied. Une fois. Une autre. Encore une autre. Jérémie crie. Qu'elle crie pourvu qu'elle rampe, la pute !

Gabriel voit le sang gicler de la bouche de Jérémie. Il hésite. Il est allé trop loin. Pourtant, on lui a dit que c'était la bonne chose à faire. Mais il doute. Il fuit. Apeuré.

Dans une heure, les parents de Jérémie s'inquiéteront. Maman dira à papa qu'il a eu tort. Que les disputes d'enfants ne sont pas toujours anodines. Qu'il aurait dû prendre la situation au sérieux. Que Jérémie s'isole, s'enferme, se tait, se fâche. Il essaiera de la convaincre qu'elle s'inquiète pour rien, même s'il sait qu'elle a raison. Ils prendront la voiture et le retrouveront devant la maison des Bélanger. Estelle aura appelé l'ambulance. Elle a entendu Jérémie hurler lorsqu'elle a essayé de l'aider à se relever. Elle lui a retiré son chandail et a vu les ravages que Gabriel a faits. Ils iront à l'hôpital, même si Jérémie ne veut pas. Oh, ils feront plus que ça, même. Ils protégeront leur fils coûte que coûte. Ils iront voir la directrice, cette pauvre conne qui ne fait rien, et demanderont aussi à voir madame Béatrice, tiens. Elle a fait quoi, la Béatrice ? Ils brandiront les photos des ecchymoses comme une preuve irréfutable. Le procès sera expéditif et sans appel. Ils poursuivront le père de Gabriel, qui ose les défier d'un sourire. Le même sourire que celui de son fils. *Regardez-le ! Non mais regardez-le ! Il sourit à son fils qui vient de commettre un geste violent et haineux.* Papa se lèvera pour le frapper, mais ils s'interposeront. Ils demanderont à ce que Jérémie soit changé de classe, mais madame Béatrice leur expliquera qu'il serait préférable que ce soit Gabriel qui parte, après tout ce que Jérémie a déjà enduré. Du point de vue psychologique et pédagogique, elle a raison. Le père de l'autre refusera. Pourquoi son fils paierait-il un prix aussi élevé sur de simples allégations ? Quelqu'un a-t-il vu Gabriel frapper Jérémie ? Y avait-il des témoins ? Hors de question que Gabriel soit puni pour cette histoire, 81

aussi triste soit-elle. Elle sait bien jouer, l'ordure. Les adultes connaissent bien l'impact des choses. Plus encore celui des mots. Ils savent que chaque mot est un poignard attendant son heure et son homicide.

Alors dès son retour à l'école, dans quelques jours, Jérémie ira dans la classe de madame Lucie. Il pense à tout ce qu'il pourrait faire pour que Gabriel comprenne enfin. Il pourrait le tuer. Il serait enfin débarrassé. Mais quelqu'un d'autre, quelque part, continuera de le traiter de *fif*, de *trou sans fond*.

Dans la voiture, on le couvre d'amour et de soutien. Maman l'aime. Camille l'aime. Elles sont là pour lui. Toujours. Jérémie sourit. Enfin. Un sourire franc comme il n'en a pas fait depuis deux semaines. Dès qu'il arrive dans la cour, Gabriel le voit. *J'ai hâte de marcher avec toi Jéré!* Madame Lucie lui ordonne d'aller jouer plus loin. *Viens Jérémie. On va entrer. Je vais te montrer ta nouvelle classe.*

Il a monté les escaliers malgré la douleur. Madame Lucie lui a assigné sa place. Les autres élèves sont arrivés. Jérémie n'a pas voulu les regarder.

Il a demandé de rester à l'intérieur pour la récréation. C'est beaucoup de changements, se dit Lucie. Beaucoup de changements pour un petit garçon aussi courageux. Et puis tant pis, elle restera dans la classe. Elle a seulement quelques photocopies à faire. *Je reviens mon beau Jérémie, ne bouge pas!*

Il attend qu'elle s'éloigne pour s'avancer vers la fenêtre. Il l'ouvre. Le vent est chaud et agréable. Il s'assied sur le bord. Il voit les autres jouer dans la cour. Au loin, Gabriel rit à gorge déployée. Jérémie se dit que, bientôt, il rira moins.

Lucie revient.

Jérémie?

Plus personne rira de moi, madame Lucie.

Jérémie ferme les yeux et se jette dans le vide.